

POUR L'APPELER *L'HÔPITAL*

Université foraine. Patrick Bouchain a la clé de la fac Pasteur. Une seule clé pour un lieu du multiple et du démultiplié.

Quelques temps plus tard et des polémiques, nous allons tenter de comprendre sans comprendre, d'expliquer sans expliquer, de nous laisser envahir par ce petit palais de ville, dans sa courte histoire, son emplacement et surtout, après Michel Chaillou, allons-nous nous laisser happer par une sorte de *géographie intérieure* et vérifierons-nous, perhaps, que ce lieu pourrait re-trouver sa fonction hospitalière de ville, et ce beau nom d'Hôpital.

Oustal en provençal.

Maison où l'on vient, où l'on est accueilli, dans cette chaîne des signifiants qui va d'hôtel (de passe, de passage, de commis voyageurs, de transit ou de séjour –je pense au délicieux auteur égyptien, Albert Cossery, qui y a passé sa vie (rue Champollion à Paris).

Étonnant mot qui vient donc, débarrassons-nous vite de cette histoire, du mot *Hostis* en latin qui donne l'hostie chrétienne, l'hôte ami, l'hôpital qui l'abrite et l'hôte hostile, à savoir l'ennemi. Le mot hôte est au cœur des questions contemporaines – déjà sous Montaigne, comment aimer, rejeter, exclure, inclure, penser l'autre ? On voit que les élections, bref le politique, ne nous aide en ce moment pas. En ce moment de planète et d'instantanéité –Montaigne envoie à La Boétie des textos et tous deux sont hyperconnectés, quoiqu'insoumis aux *servitudes volontaires* !

Je pense à *Géographie universelle* de Bernard Frank, magnifique disparu. Et donc à *Géographie intérieure* du déjà nommé Michel Chaillou.

Mes références. Et Gracq, *la forme d'une ville*, et forcément la démultiplication réminiscente de bibliothèques allant de Pérec à Louis Guilloux.

Rennes est comme cela, une confluence. Donc déjà où quelque chose se rejoint, deux rivières à l'angle dont un fleuve, en l'occurrence. Confluence, donc, joli mot. Pour être né au mieux, c'est plutôt formidable d'être de deux rives, de deux fleuves, d'avoir deux langues car on est sûr que s'élargit alors l'espace, la capacité à prendre du monde et à lui rendre.

Ici, au lieu de séparer, d'ouvrir, ou de faire frontière, Rennes est lié à ce V de la rencontre entre l'Ille & la Vilaine. Deux minuscules traits bleus sur la carte planétaire, ici, qui importent. Nombre de villes sont ainsi fabriquées à une confluence, ou à un carrefour. Lequel ouvre au commerce, à la conversation, à la négociation, au marché. Deux tréteaux, une planche ou rien d'autre que, par terre, quelques objets posés sur un tissu, une grappe d'échalotes, des choses fabriquées, un treuil, une poulie, quelques brimborions.

Une ville, Rennes donc, fait au départ commerce entre les hommes.

Rennes s'est donc construite assez banalement, mais néanmoins, comme un lieu d'articulation, de lien entre les uns et les autres, ceux qui viennent de la mer, de St Malo, ceux qui passent vers Brest, le lointain et ceux qui s'en retournent vers l'Europe, via les routes ou les rails.

Rennes est une ville intermédiaire, une étape plutôt molle, dernier octroi métropolitain avant l'Atlantique, les ouverts, les plus ouverts. Vu de l'Est, c'est un comptoir régalien, vu de l'Ouest, une trahison. À la langue, à ce qu'on pourrait nommer une épure bretonne, pure fiction autant le dire, mais qui identifie. La Bretagne a son Parlement, il est rennais. Le reste est une ville de caserne et d'université. Une ville d'hôpitaux.

La Vilaine & l'Ille se rejoignent à un bout du couloir, à l'autre la plaine de Baud et au milieu, le tristement nommé Palais du Commerce. Petit monstre à coupole et arche, arc de triomphe un peu vacant, toujours problématique (que faire du commerce illicite qui se tient sous les arcades du Palais du Commerce où seules restent la poste

et orange) et ensuite, de part et d'autre de ce corridor d'eau recouvert par intermittence, endallé, il y a le dédale incongru, hausmanien, parfois poussé du col, sauf les jolis palais vénitien du Quai de Richemont (cédé par les meuniers de St Hélier par accord en date de 1661), l'autre confluence des minoteries, bras et biefs, il y a le congelé administratif de l'inspection académique, il y a la clairière de St Germain, église éponyme et future station de métro, le musée en face, une ancienne université et Pasteur, donc, nous y voici.

Voyait-on Pasteur avant que Bouchain n'en récupère la clé ?

Pasteur portait-il son nom ?

De quoi ce bâti était-il le nom lorsqu'on descendait à fond les ballons le sens unique de Magenta, enjambait-on Pasteur à donf pour ne pas rater le train au fond de son avenue Janvier ou arriver à temps au TNB voir tel spectacle ou un bon film dans la magnifique salle circulaire dédiée à Louis Juvet ? Pasteur est au nord, la gare est au sud, dans les marais. Pasteur reste abritée des vents du nord par la colline sacrée de St Melaine, et ce que désormais la préfecture de région incarne, le club de la presse et les petits palais diocésains. Que reste-t-il du Nord bourgeois, aristocrate et dont Pasteur est la limite sud, le port de Viarmes était voisin, sa cale de boues glissantes et ses remugles, ses lèpres et son choléra, le typhus à coup sûr.

Les moustiques ici volaient bas. Il y a de l'eau à Rennes en dépit des apparences. Même si on a dû la cacher un peu, à coup de dalles et d'enfouissement d'écluses – voir celle qui reprend l'air et la rouille au bout des Quais au pont de Strasbourg.

De quoi ce lieu est-il donc le nom ? Patrick Bouchain, l'universitaire forain, a retrouvé le bon Pasteur !

Le Pont Pasteur fait foi du pasteurisme, le *bon Pasteur* dont le nom rejoignait, même si ce ne fut pas la rage de dents son point fort, une histoire assez ancienne, qu'incarna longtemps la France, fille aînée de l'église.

Louis Pasteur incarne une mythologie. Le vaccin, le sauvetage de nos ancêtres, paysans, presque tous, à quatre générations, et menacés par quelques roquets à vache devenus dingos ou des bergers allemands revêches et complètement braques. Le piquant du chardon n'eut donc pas que du mauvais.

Mais le pont est avant tout, au nom de Pasteur, un lieu de passage. C'est l'enjambement surtout qui porte pour les Rennais son nom. Moins la Fac contiguë que le Pont.

Comment ce quadrilatère de murs se nommait-il ?

Pensons à ces noms, ces signes, ces variations du baptême. Il va sans dire que le sacré en partie échappe à ces modifications de nomination. On ne voit pas que la cathédrale fût appelée autrement ! On ne peut pas imaginer certains lieux se transformer, leur régularité est tellement un nom que ce dernier s'impose. Le Palais de Justice est ici un Parlement, le trouble rennais guette.

Mais le culturel subit de ces métamorphoses et des variations saisonnières ! Les Rennais s'y font. Le lycée Zola ne fut pas dédié qu'à lui. Le TNB fut le *Grand Huit* ou la *Maison de la Cu*, l'Université de Rennes fut dite ainsi puis subit la loi des numéros et pourrait à nouveau, futur proche, fusionner en *Uniqueversité* de Rennes, retour à la case départ. Ainsi des sigles, acronymes, à l'instar, dans un autre siècle dit des pères et repères, du nom des femmes mariées invitées longtemps à quitter leur nom de jeune fille. La patrimonialisation subit les mêmes variations passionnelles que celles, aujourd'hui, du paternel, de l'institutionnel, du royal ou du papal –démisionnaire à ce qui s'énonce et ce n'est pas que triste d'en faire le constat.

Le nom est le symbolique du symbolique. Les à-coups du changement de nom inscrivent encore du symbolique !

Pasteur est donc un pont avant d'être un lieu. Un point de passage, enjambant ici le Nord bourgeois, historique, riche vers le sud des marais, des trains et des industries –

quoiqu'Oberthür fit exception et aligna rue de Paris ses voûtes industrielles en négociant notamment avec les Petites Sœurs des Pauvres.

Au nord sont les hôpitaux. Au nord du fleuve étaient les remparts, la ville protégée, au sud du nord le port (de Viarmes) et l'ouvert.

Au nord, donc, l'hôtel-Dieu, les couvents, les cloîtres, les monastères –encore un rue Brizeux actuellement, les carmes et les carmels, l'abbaye qui fait une polémique de Palais des Congrès aujourd'hui, au nord aussi mais plus loin dans les champs l'asile de St Méen. Au nord l'hospitalier, les ordres et au sud les malades, les maladies, les sources d'ennuis, le désordre autant dire. Au nord Pasteur, bien que l'école dentaire, nous l'apprîmes il y a peu du Pr Vulcain, commença sa résidence près du musée, mais cette école n'était pas encore universitaire ni publique.

Pasteur, ce lieu donc, juste au bord du nord ! Disons-le, au sud du nord !

Comment peut-on le rediriger vers le nom à réinventer d'*hôpital* ?

Sans doute est-ce un chouya difficile car l'hôpital se fout désormais de la charité !

(Manque de moyen, restriction de crédit, affres de l'offre médicale, dépassements d'honoraires, concurrence féroces et fonds de pension, mésusage du privé dans le public, mandarinades et autres enrichissements via la tarification à l'acte et aux heures grassement rémunérées)

C'est surtout que l'hôpital a été rabattu à un sigle. Un CHU. Le CHGR, celui-ci a droit à la singularité, grâce à G.R.

L'hôtel-Dieu, qu'en reste-t-il ? Un Ehpad ! Tout est à rebattre parce que beaucoup a été rabattu.

Inventons la ville hospitalière, la ville hôpital au sens premier du terme, quasi templière, sans doute plus contemplative qu'il n'y paraît. Le XXI ème devait être spirituel ou n'être pas, Malraux l'avait lu dans les oracles. Force est de vérifier chaque jour la matérialisation du monde, sa marchandisation mondialisé, la laïcisation élargie

et en même temps ses seuils de radicalité religieuse, ses penchants œcuménistes autant que ses frontières d'âmes et ses murs de Berlin de la berlue.

Misons a contrario quelques kopeks sur une ville de Rennes singulière, ouverte disait-on, hospitalière, et, de manière contradépressive, inventons cela dans une ville qui a pour centre une Centrale (de femmes) et pour centre inventif un hôpital ! L'hôpital Pasteur.

Car qu'est-ce qu'un CHU sinon un plateau technique, des plateaux repas normés, le tout plutôt placé sur un plateau en hauteur. De Caen, de loin on voit l'Hôpital, venant de St Malo, apercevant Rennes se distingue l'hôpital et ne parlons pas de cette montagne à Nantes ou d'autres monstres architecturaux dans toutes les villes aperçues des rocales. Les prisons et les hôpitaux sont allés vadrouiller à l'orée des villes, plus simple pour les trafics ambulanciers et sans doute aussi cela est-il à inscrire dans une rationalisation des commerces et de la circulation. Les milliers de salariés d'un hôpital sacrent ce dernier, en général, en tant que premier employeur d'une ville. La santé est un enjeu économique avant d'être humain quoique l'économie soit une catégorie humaine.

L'hôpital usine les hommes. Là qu'ils naissent, en général et entièrement, là qu'ils meurent, le plus souvent et définitivement. Là qu'on les soigne, du moins, pas tout d'eux, seulement leurs parties plus que leur tout, leur fracture ouverte, leur tumeur au cerveau ou leur millimètre de mélanome, ce grain de la peau en trop.

L'hôpital est devenu un lieu sans lien, ses couloirs hantés de brancards, les corps assis ou couchés aux urgences y ont le sort d'encombrants.

Les commissions de sécurité virent tout ce qui gêne, empêchent que les incendies se répandent, coupent-feu et fumées-défectent. Restent les lits d'infortune, les vieillards qui crient, les sdf qui demandent un geste, appellent un abri. Demeure dans l'hygiénisme hospitalier la hantise nosocomiale, dans les protocoles plombiers l'angoisse de la légionellose, on n'est jamais si mal servis que par soi-même.

D'ailleurs, on le dit que les oncologues meurent plus fréquemment du cancer, que les ophtalmos deviennent aveugles ou souffrent de la dégénérescence maculaire ou que les psychiatres virent à la folie.

Mais ce qui est craint, surtout, au-delà des procédures, des protocoles et des évaluations d'évaluation, c'est que ce ne soit pas une rate seule qui se présente aux urgences, ou un pancréas ou une cheville mais au-dessus de cette dernière un humain qui en chie, autour du pancréas une âme qui erre, parmi le foie, la rate ou le système neuronal qui vrille un humain, rien que ça, un pauvre humain tout entier qui souffre ou appelle ou attend ou espère, tout entier voué à son appel, son espoir ou sa plainte.

Tout entier, viande et âme mêlées.

Le CHU ou le CHP (Centre Hospitalier Privé), les cliniques ou les hôpitaux ont, à l'instar des zones commerciales, industrielles ou artisanales dérivé vers la périphérie de la ville. Comme dans presque toutes les villes d'Europe.

Ne reste au centre de la ville que le régalien policier, institutionnel ou les ordres spirituels, bien qu'hormis la religion encore majoritaire, ont essaimé dans la ville deux centres culturels islamiques, construits et fortement négociés, outre des myriades de nouvelles églises, de hangars en fond de cour, d'entrepôts transformés pour le culte où se déroulent régulièrement des réunions de fidèles en quête de soi autant que soin.

Le soin, le portage, la santé, le bien être, tout cela qui a ses vitrines dans les centres commerciaux mais aussi s'invitent à ces communions. La transcendance mobilise ces moments, celle qui se fait chacun pour soi et en lien. Le lien prévaut ici aussi sur le lieu.

Le soin vadrouille donc au début de ce siècle entre les offres commerciales, les salles de gym, les régimes nutritionnels, les consignes alimentaires (tant de fruits et tant de

légumes par jour), les piscines et autres parcours de santé ou les églises, anciennes ou nées de la veille. Il en va du soin de soi.

Le religieux semble consubstantiel de l'humain, dieu une fiction toujours utile et d'autant dans ce moment des bascules matérialistes et des aveuglements inégalitaires. Comment ramener au centre de la ville, ou l'y laisser, un hôpital spécifique, hors la technologie du soin ou ses ingénieries qualitiennes, hors le spirituel des *hôtels dieu*, hors les nomenclatures d'usage mais tenant compte de ce seul appel des gens seuls à l'être moins ?

Un hôpital pour rompre un instant les solitudes.

Entrer. S'asseoir. Être là.

Ce qui y serait hospitalier, soignant donc, consisterait à soustraire l'offre, la dématérialiser et en même temps, en faire une, floue, flottante comme on le dit de *l'écoute psychanalytique*. Un hôpital arrimé mais flottant. Un lieu pour rien, c'est-à-dire la chose, *res* en latin.

Un hôpital pour déposer un instant de soi vers l'autre, un morceau de sa pensée intérieure pourrait être déposé.

Un moment de silence, où les paroles pourraient s'absenter aussi, un hôpital pour ne plus recourir aux langages, avancer hors code, démasqué, sans les diplômes ou les amulettes. Un recoin du centre, à l'hémisphère de Rennes, juste là, le *c'est ici* des cartographies, ce serait comme si *c'était ici*.

Là qu'une personne pourrait se réunir avec elle-même. Un peu à l'instar des excellents canapés ou fauteuils qui peuvent être utilisés dans le TNB nouvelle manière, ouvert en journée. Mais rentrer au TNB représente une capacité déjà acquise (en famille, à l'école) à accéder à du grand, du transcendant culturel, un peu du hauturier. L'hôpital Pasteur pourrait être de cet ordre sans les ordres.

Sans qu'on ne nous y demande rien ni qu'on en attende quelque chose !

On rentrerait pour rien. Ce serait ouvert. Il y aurait de la lumière. Le moineau de Pascale Ferrand (in *Bird People*) aurait appuyé sur l'interrupteur !

Pasteur s'y prête.

Ce lieu est fermé. Un peu retors. Vaguement monumental, mais un monumental d'opérette, colonnes ioniques sans grand éclat ni conviction. C'est un petit palais, pavé de bonnes intentions avec ses médaillons, ses quatre tours sans créneaux, aérés de vasistas et son granit gris ! C'est un château fort sans crénelage, un château qui pourrait protéger et en même temps, troué de nombreuses fenêtres, certes elles ont souvent été perforées de rond d'aération pour faire passer par les petites hélices l'air du dedans au dehors ou vice versa. Certes les carreaux des fenêtres ont été peints à coups de pinceaux rustres dans un caca d'oie tristoune qui fait se demander pourquoi on voulait ainsi casser la lumière dans les cages d'escalier, lieu où les mirauds, fussent-ils dentistes, n'ont pas intérêt à rater une marche, passons ! Puisqu'aussi bien le lieu fut donc dédié aux seules bouches.

Et alors ?

La *boccha di inferno* mais aussi la bouche des baisers ou celle du métro. Les lèvres du sourire aussi et les dents de scie du caractère, tiens il est de bonne humeur, oh il n'a pas sa tête des grands jours ! Dentaire. Ce mot de la Fac est plutôt celui qui s'inscrit lorsqu'on demande aux Rennais quel nom porte cet endroit. C'est *Dentaire*, sous le palais St Georges et au Pont Pasteur.

Dentaire, et chacun, soit y est allé, y a patienté des heures pour une quenotte à anesthésier, a renoncé à s'y refaire un sourire ou d'autres plus militants ont tenu, au nom de *La Sociale* chère à Mordillat ! Chacun d'ici a en tête qu'un soin de pauvre a lieu, le dernier des Dispensaires !

Pour les prisonniers, pour les étudiants ou les enfants des institutions de protection de l'enfance. *Dentaire* loge dans la filière des pauvres. Qu'en restera-t-il dans ce que l'UF laisse y revenir ?

Cette pensée d'une médecine douce, populaire, ouverte aux magies, aux rencontres, aux sorcelleries de tous bords, aux maraboutages, aux *encraoutages*, aux trèfles à quatre feuilles et aux rêves d'être soi, par moment. Être soi ne serait-ce qu'un petit peu, a minima, se recomposer, se retrouver, se lier à soi, surtout être relié à l'autre, y compris l'autre en soi. Un lieu pour rester affilié. Revenir à soi parce qu'être parti de soi.

Mais gare à la stigmatisation de la déstigmatisation ?

Comme retrouver ce sens plein, humaniste, humain, rempli de bonnes intentions du mot *hôpital*.

Hôpital : définition. nm. Secrétion rennaise d'un lieu où le lien prévaut. La rencontre, les échanges, l'intersubjectivité. Un lieu où l'on peut entrer et sortir. S'asseoir. Peut-être rêvasser. Croiser des gens, ne pas être obligé. Un lieu où le lien se restaure, seulement par la force possible des formes (des murs aux escaliers), des points de vue (la verrière visant la colline du Thabor) ou des recoins. Exemple : Un hôpital où l'on mange, danse, se vide et se remplit. Un hôpital où un jardinage d'âme s'entame. Un hôpital tam-tam.

Que chacun puisse y rameuter son centre, sa centralité, ses pulsations, son cosmique et son cosmétique, ses peaux à toucher, caresser, humer et ses tics, ses tocs et sont tact. On est intuitivement sûrs, nous qui avons les codes et la sécurité de base, qui pouvons rentrer chez nous le soir, nous sommes à peu près convaincus que chacun en est riche ? Mais chacun peut-il s'appuyer sur un machin truc, une sorte de plein qui serait en soi et que l'autre n'aurait pas ou aurait moins ?

Est-ce que moins par plus fait plus ou fait moins ? *Il y a quelque chose en moi*, dit Vincent Van-Gogh à son frère Théo, *qu'est-ce que c'est ?*

Ce *qu'est-ce que c'est*, Van Gogh l'a peint.

L'hôpital le laisserait venir, l'accueillerait.

C'est Louis Guilloux qui m'a répété cette phrase d'une des huit-cent-soixante-quatorze lettres entre les deux frères. Il me la disait à chaque rencontre, quand j'avais dix-sept ans et allais le rejoindre dans sa mansarde magnifique de la rue Lavoisier à Saint-Brieuc. Il répétait cette phrase. Elle pourrait être la question de l'Hôpital Pasteur, à Rennes ? *Quelque chose en nous, qu'est-ce que c'est ?*

L'hôpital du qu'est-ce que c'est !

Gilles Cervera, 9 06 2014, Rennes

Psychanalyste, membre du Comité de rédaction de Place Publique